



**HAL**  
open science

**Kazim Öz Ali, Ekin Meriç Aygün, İznik Roma  
Tiyatrosu. Arkeolojik Rehber, Istanbul, Homer  
Kitabevi, 2021, 1 vol. 13,5 x 21, 132 p., 99 fig. coul.**

Jeanne Capelle

► **To cite this version:**

Jeanne Capelle. Kazim Öz Ali, Ekin Meriç Aygün, İznik Roma Tiyatrosu. Arkeolojik Rehber, Istanbul, Homer Kitabevi, 2021, 1 vol. 13,5 x 21, 132 p., 99 fig. coul.. Revue archéologique, 2022, n° 74 (2), pp.440-442. 10.3917/arch.222.0440 . halshs-03949155

**HAL Id: halshs-03949155**

**<https://shs.hal.science/halshs-03949155v1>**

Submitted on 20 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



KAZIM ÖZ ALI, EKIN MERİÇ AYGÜN, *İZNIK ROMA TIYATROSU*.  
*ARKEOLOJİK REHBER*, ISTANBUL, HOMER KITABEVİ, 2021, 1 VOL.  
13,5 × 21, 132 P., 99 FIG. COUL.

[Jeanne Capelle](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue archéologique](#) »

2022/2 n° 74 | pages 440 à 442

ISSN 0035-0737

DOI 10.3917/arch.222.0440

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-archeologique-2022-2-page-440.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

de l'archéologie au fur et à mesure que les nouvelles technologies permettent le développement de nouveaux modèles, tant économiques, que formels. Ce pan de l'histoire des disciplines est rarement éclairé et apporte des réflexions qui pourraient nourrir les choix du présent, tout en facilitant une documentation de ces archives encore trop souvent méprisées de l'histoire informationnelle moderne des disciplines. Ce livre permet par ailleurs de resituer les problématiques liées à la science ouverte dans un

temps long ; il souligne une thématique sous-jacente et pourtant essentielle, à savoir la fragilité des infrastructures de l'informatique et du numérique, qui conditionne de nombreux choix scientifiques et techniques contemporains.

Élise LEHOUX,  
*chercheuse associée, Anhima,*  
 2 rue Vivienne,  
 75002 Paris.  
*elise-lehoux@orange.fr*

KAZIM ÖZ Ali, EKİN MERİÇ Aygün, *İzmit Roma Tiyatrosu. Arkeolojik Rehber,* Istanbul, Homer Kitabevi, 2021, 1 vol. 13,5 × 21, 132 p., 99 fig. coul.

Ce nouveau guide archéologique de la série Homer, paru simultanément en turc et en anglais, est à la fois celui de la ville d'Izmit jusqu'à nos jours (p. 11-26), de ses environs (p. 28-41) et surtout de son théâtre, seul édifice public antique conservé (p. 42-97, 108-115). A. Ekin Meriç, associée comme pour le guide de Métropolis (2009) à A. Kazım Öz, y dirige les fouilles depuis 2016 et son livre remplace celui que B. Yalman, premier fouilleur du théâtre (1980-2006), avait publié en 1999.

L'*Illiade* (XIII 188) nomme des héros venus de la région fertile du lac d'Askania. Plusieurs höyük de l'âge du Bronze y attendent leurs fouilleurs, mais l'archéologie n'a pas identifié d'établissement précédant une ville qui, selon Strabon (XII 4, 7), fut fondée par Antigone le Borgne en 316 avant de prendre en 301 le nom de l'épouse de Lysimaque, Nikaia (d'où Izmit, du grec *εἰς Νίκαιαν*). Nicée, rattachée au royaume de Bithynie en 281, puis par legs à l'empire romain en 74 av. J.-C., se disputa au fil des siècles le premier rang avec sa voisine Nicomédie.

Déjà Strabon décrivait une ville organisée selon deux axes perpendiculaires menant à quatre portes. Mais de la ville hellénistique, n'ont été reconnues que des tombes, parfois royales, découvertes à sa périphérie. Le guide présente les portes urbaines, d'après leurs inscriptions, comme des constructions flaviennes restaurées par Hadrien après le séisme de 123 : au nord, la porte d'Istanbul, où sont remployés des reliefs représentant des masques provenant du théâtre ; à l'est, celle de Lefke/*Leukai* ; au

sud, celle de Yenişehir ; et, à l'ouest, la porte du lac, aujourd'hui disparue. Aucun lien n'est fait entre le gymnase de Strabon, qu'on agrandit sous Trajan selon Pline le Jeune, alors gouverneur (X 39), et celui qui, situé précisément à la croisée des routes, fut couvert au VII<sup>e</sup> s. par la basilique Sainte-Sophie, devenue mosquée en 1331 et plus tard rénovée par l'architecte Sinan. De l'époque impériale on ne conserve par ailleurs qu'un obélisque (Dikilitaş) funéraire flavien, au nord de la ville, un aqueduc à l'est et quatre ponts. Quatre carrières de marbre antiques ont été identifiées dont trois au moins ont fourni les matériaux du bâtiment de scène et des gradins du théâtre ; dans celle de Deliktaş fut taillé un relief d'Héraclès auprès d'un autel. Des monnaies principalement permettent de restituer une série de temples érigés sous les derniers Antonins et les Sévères (p. 103-105), époque où les concours proliférèrent aussi (cf. *IK*, 10-3, p. 66-78). Subsistent encore un hypogée paléochrétien (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.) aux riches fresques ; un baptistère (Böcek Ayazması) du VI<sup>e</sup> s. à côté de l'église de la Dormition, ou monastère d'Hyacinthe, évêque du VIII<sup>e</sup> s. ; l'église Saint-Néophyte (mort en 310), engloutie dans le lac en 740, où furent organisées des fouilles sous-marines.

La rareté des vestiges est liée à l'activité de la faille nord-anatolienne (présentation p. 77-80 de vingt-trois séismes survenus entre 19 et 1065) et au remploi, principalement pour les fortifications, d'abord à l'époque de l'invasion des Goths en 259 (sous Gallien et Claude Gothicus), ensuite face aux raids arabes au VIII<sup>e</sup> s., quand Nicée fut capitale des Seldjoukides (1075-1097), puis des Laskaris au XIII<sup>e</sup> s.,

et encore au début de l'époque ottomane en 1331. Du xv<sup>e</sup> s. à la fermeture de ses fours de potier en 1716, Iznik se rendit célèbre par sa céramique, dont on fouille les ateliers depuis 1981. Rattachée à la province de Bursa, elle possède depuis 1960 un musée archéologique occupant l'hospice dédié en 1388 par Murat I<sup>er</sup> à sa mère.

R. Pococke fut le premier, en 1743, à identifier et dessiner le théâtre, situé *extra muros* et orienté au nord. A. M. Schneider y fit quelques sondages (*Ist-Forsch*, 16, 1943). Depuis 1980 (sauf entre 2007 et 2010), des fouilles y sont menées ; l'ouvrage les retrace jusqu'en 2017.

Les dernières campagnes ont fait progresser la connaissance de l'édifice, montrant qu'il s'étendait sur 102 × 79 m (pierre à pierre avec carroyage p. 47), identifiant les *basilicae* et la *porticus supra caveam* promises par des particuliers en 111 (Pline). Les premières, de plan carré (*ca* 11 m de côté), comportaient deux niveaux de 4 × 4 colonnes corinthiennes à partie inférieure du fût lisse, sur piédestaux octogonaux au rez-de-chaussée, avec un parapet à piliers hermaïques à l'étage (3D du rez-de-chaussée p. 66, élévation d'ensemble p. 97). Les chapiteaux auraient été réalisés entre le règne d'Hadrien et celui de Caracalla, dans une phase de restauration post-sismique. La seconde reposait sur une série de piles (3,70 × 2,60 m) à demi-colonnes stucquées portant des inscriptions en façade. N. 213 ἐπὶ Φλαουίου Ἀπρου ἀνθυπάτου : aucun membre des *Flavii Apri* n'était encore connu comme proconsul de la province de Bithynie-Pont (pour un légat de Lycie-Pamphylie de ce nom en 125, consul en 130, voir Thomasson, *Laterculi Praesidum*, 1, 1984 et 2009, 30 : 023, cf. Rémy, *Carrières sénatoriales*, p. 300 ; son hypothétique proconsulat pourrait se placer sous Hadrien, entre 117 et 124). Distantes de 4,90 m du mur de soutènement périphérique, ces piles devaient porter une arcade aux baies larges de 2,30 m. Une série de blocs d'entablement à deux faces visibles constituerait un portique dit *post scaenam*. Il semble en tous cas que le chantier décrit en 111 comme mal engagé ait été mené à bien, même si l'ornementation des basiliques en particulier apparaît inachevée.

On fit la part belle à l'*opus caementicium* et au calcaire, réservant le marbre local au bâtiment de scène et aux murs de soutènement antérieurs. Les substructions édifiées sur un terrain plan sont d'une complexité unique en Asie Mineure (plan et coupe p. 48) : sous le *maenianum* inférieur, sept chambres voûtées en canonnière communiquent entre elles

par des couloirs (l. 1 m) et à l'arrière, par des portes, avec dix fois deux pièces en enfilade, voûtées en berceau ; la chambre en canonnière centrale donnait en outre dans l'*orchestra* par un tunnel (l. 0,82 m). Depuis le mur périphérique, sept étroites cages d'escalier menaient au second *diazoma* ; quant au premier, il était desservi par deux vomitoires (l. 4,10 m), y montant directement, complétés par deux autres en *gamma*, s'ouvrant dans chacun des murs de soutènement antérieurs. De ce *diazoma* cinq paires d'escaliers symétriques montaient au *maenianum* supérieur.

L'absence de gradins *in situ* – une série de blocs borde une portion du chemin de ronde du rempart – explique l'hésitation pour la restitution entre un nombre pair de secteurs cunéiformes (8 sur le plan p. 52) selon un modèle latin inattendu dans la région et un nombre impair selon le schéma grec (« 7 », p. 55). D'influence latine certaine étaient les *tribunalia* (où l'on montait depuis l'estrade) au-dessus d'*aditus maximi* voûtés en berceau (l. 2,60 m). De même l'estrade en bois, basse (H. 1,62 m) et profonde (5,14 m), répondait assez bien au schéma vitruvien du théâtre latin tout en adoptant, selon la restitution proposée, le plan pseudo-trapézoïdal né en Asie Mineure dans le courant de l'époque hellénistique. Les murs de soutènement antérieurs présentent une combinaison exceptionnelle : parallèles au bâtiment de scène jusqu'au point où des portes (*versurae*) ouvraient sur les petits côtés de l'estrade, ils obliquaient ensuite vers l'intérieur de l'*orchestra* en fer à cheval, si bien que le *koilon* uni au bâtiment de scène excédait largement le demi-cercle. Sur le mur ouest, deux niches furent dédiées aux Némésis par un *gnomonikos* (fig. 94 = SEG 36.1153). L'hypothèse d'un temple associé semble hasardeuse.

Du sol de l'*orchestra*, sans doute couvert de marbre, ne subsiste que la couche de préparation. Large de 24 m au maximum, elle était entourée d'une circulation couvrant une canalisation entre un parapet (H. 1,34 m) et un mur de podium de hauteur proche, à couronnement mouluré, soutenant les gradins auxquels on montait depuis l'*aditus* par un escalier en *gamma* (l. 1,40 m) : un tel dispositif est interprété comme servant à l'évacuation des eaux de pluie comme au personnel de l'arène, qui aurait aussi utilisé les chambres de substruction. Des inscriptions sur gradins sont évoquées ; il faudrait reconnaître dans les sièges à dossier un dernier rang bordant le *diazoma* plutôt qu'une proédrie.

Le bâtiment de scène (54,15 × 13,6 m) comportait quatre pièces qu'on évitera d'appeler « *khoregia* », ou d'associer aux « personnes couvrant les frais des théâtres » (index). Ces pièces étaient séparées par trois couloirs axés sur les trois portes centrales du front de scène. À l'avant, les espaces communiquaient, formant un long couloir antérieur qui, à chacune de ses extrémités, donnait dans une succession de deux pièces latérales.

Le front de scène, restitué à deux niveaux corinthiens, comprenait cinq portes et quatre niches. Au premier niveau, un podium (H. 0,97 m) était orné entre des moulures richement ornementées d'une frise à reliefs figurant des armes ; les montants des portes se distinguaient par leurs reliefs figurés (Héraclès – connu avec Dionysos comme fondateur de la cité –, Persée, Pégase, *erotes*). Rares sont les vestiges de ronde-bosse (p. 111).

Le théâtre, en chantier sous Trajan, apparaît construit *ex nihilo* sur un terrain où l'on restitue à l'époque hellénistique un atelier de céramique. Les marches usées indiquent une certaine durée d'utilisation. La datation de la fin des spectacles comme la chronologie de l'Antiquité tardive nous semblent flottantes. Des murs de partition attesteraient un réaménagement de l'édifice scénique vers l'époque du concile de Nicée (325). Le théâtre aurait été réparé après le séisme de 368, tout en servant de dépotoir jusqu'à celui de 557. Une fresque de Vierge à l'enfant sur le mur de podium est datée du VI<sup>e</sup> s. et associée à l'hypothèse d'une conversion de l'édifice à un usage religieux. Au tournant des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s., on aménagea une sépulture à enchytrisme en

bordure de l'*aditus* ouest. Mais le mur tardo-antique fermant l'*orchestra*, ailleurs associé par le même auteur à une monnaie de Justinien (*Anatolia Antiqua* 26, 2018) n'en consacrait-il pas le rôle d'arène plutôt qu'il ne mettait fin aux spectacles ?

Aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s., les gradins partiellement ensevelis furent couverts par une église et un important cimetière, où l'on aurait inhumé les habitants de Nicée massacrés par Andronic I<sup>er</sup>, puis les morts de la quatrième croisade – le théâtre fut décrit par maints voyageurs comme une cité des morts – ; aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s., les Ottomans installèrent quatre fours à céramique à sa périphérie.

On pourrait reprocher à l'ouvrage ses redondances, contradictions, confusions (p. 68, photographie d'une corniche et non d'une architrave) ; ses renvois indirects aux textes grecs, souvent malmenés, comme les mots de la nomenclature (lire not. *aditus*, *praecinatio*, *hyposcaenium*, *opus caementicium*, *proedria*) ; la modestie de sa bibliographie (sur le théâtre, essentiellement la synthèse ancienne de M. Bieber, le premier inventaire d'H. P. Isler, et non celui de 2017, celui de F. Sear et les passages convenus de Vitruve). Nous préférons souligner qu'en l'attente d'une monographie architecturale, ce petit guide réalise avec bonheur la synthèse de trente-quatre années de fouille d'un théâtre exceptionnel en Asie Mineure et dans l'empire romain.

Jeanne CAPELLE,  
École normale supérieure,  
45, rue d'Ulm  
75005 Paris.  
jeanne.capelle@ens.psl.eu

PAPPALARDO Umberto, GALKA Sybille, MAIURI Amedeo †, KNIGHT Carlo, BORELLI Lucia, CULTRARO Massimo, con una nota di GIULIERINI Paolo, *Heinrich Schliemann a Napoli*, in appendice BASSI Domenico, *Il carteggio di Giuseppe Fiorelli. Gli scavi di Troia: lettere di Enrico Schliemann, Sant'Egidio del monte Albino*, Salerne, Francesco D'Amato, 2018, 1 vol., 206 + 46 p., fig. n/b ds t.

Ce petit volume qu'a dirigé Umberto Pappalardo s'intéresse à un aspect peu connu d'Heinrich Schliemann, son intérêt pour l'Italie, et plus particulièrement pour Naples, où il a séjourné une dizaine de fois, appréciant la ville, les paysages remarquables de la baie, mais aussi les richesses archéologiques, celles du musée comme les découvertes de Pompéi qui

l'avaient manifestement fasciné. Il y a noué de solides relations, avec Giuseppe Fiorelli notamment, personnalité exceptionnelle du jeune État italien. C'est à Naples que Schliemann est mort, le 26 décembre 1890, assez misérablement d'ailleurs. C'est la correspondance du découvreur de Troie et ses carnets, tenus avec soin, mais incomplètement